

Faites paraître vos danseuses, vos archevêques, vos officiers, vous mêmes, tous les saltimbanques, tous les prostitués, afin de divertir quelques instants, par le spectacle de votre hideuse scurrilité, les hôtes qui daignent vous apporter leur mépris et leurs commandements.

LAURENT-TAILHADE.

# Le libertaire

Redaction : PIERRE MUADES  
Administration : PIERRE ODEON  
72, rue des Prairies, Paris (20°)  
(Chèque postal : Odeon 850-32 Paris)

ORGANE BI-HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"  
FRANCE : Un an... 42 fr. ; Six mois... 24 fr. ; Trois mois... 12 fr. ; Un mois... 4 fr. 50.  
ÉTRANGER : Un an... 50 fr. ; Six mois... 28 fr. ; Trois mois... 14 fr. ; Un mois... 5 fr. 50.  
Abonnez-vous à l'Union Anarchiste-Communiste, 72, rue des Prairies, Paris (20°).  
Téléph. : Roquette 57-73

Les anarchistes peuvent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté tout à l'homme égoïste.

## PARIS SE COUVRE DE HONTE !

### LEUR MEMOIRE trahie par tous

### LEUR MORT, par un témoin officiel

Réveillez-vous, ô ! nos martyrs !

Vous qui êtes morts pour ceux qui peinent et qui souffrent, du plus profond de vos obscurs tombeaux, portez vos regards sur la terre des vivants, cette terre de servilité, de bassesse et de lâcheté.

Est-ce en vain que vous vous êtes sacrifiés ? Sortez de vos cercueils, les martyrs de Chicago, jetés en pâture à l'appétit insatiable des hommes ; descendez de vos potences, Ketoku et vos treize compagnons martyrisés au nom des antiques croyances asiatiques ; venez à nous, Ferrer, fusillé dans les fossés de la citadelle religieuse ; échappez-vous du royaume des morts, Liebknecht, Rosa Luxembour, Osugi, et vous toutes les victimes ignorées, inconnues, qui versèrent votre sang pour féconder l'humanité et mettre un terme à la barbarie des despotes et des tyrans.

Sacco et Vanzetti ont été assassinés, et Paris s'apprête à fêter demain leurs bourreaux.

Tout de même — et nous le rappelons hier — le moscovite, « le meurtrier de la Finlande, le bourreau des étudiants russes, le persécuteur du grand Tolstoï » fut obligé après tous ses crimes, de se réfugier en exil de Cherbour pour recevoir les hommages des prostituées de la troisième République. Alphonse XIII n'osa pas braver la colère parisienne au lendemain de l'exécution de notre grand Ferrer. C'est qu'un peu de sang révolutionnaire coulait encore à cette époque dans les veines de ce Paris de 83 et de 87, et que les vigères de la politique avaient pas complètement souillé de leur contact et empoisonné de leur venin la population de la grande ville sensible et généreuse.

Aujourd'hui, Sacco et Vanzetti sont morts et Paris ouvrier va se taire.

Oh ! nous ne nous leurrions pas. Nous savions, au lendemain même de la tragique exécution, qu'il ne nous fallait pas compter sur certains éléments qui depuis plus de dix ans, se sont cantonnés dans un réformisme apeuré, dépourvu de toute essence révolutionnaire. Nous savions que le mot d'ordre d'abstention, n'était pour beaucoup qu'une défilade aux actes de réprobation et de vengeance ; mais nous étions en droit de compter sur le concours sans partage d'autres organisations qui, par leur attitude, leurs promesses et leurs engagements, nous faisaient espérer que l'American Legion ne viendrait pas insulter à la mémoire de Sacco et de Vanzetti, sans que le peuple travailleur de Paris ne vienne troubler la fête par son cri de colère et de révolte.

Aussi, est-ce avec un sentiment d'étonnement et de stupeur que nous vîmes le P.C. et la C.G.T.U. appeler, pour le 19 septembre prochain, les ouvriers parisiens à une démonstration hors barrière.

Sans perdre une minute, nous convoquâmes à une réunion les divers groupements responsables. Nous rappelâmes à leurs délégués les récentes promesses ; nous dénonçâmes leur nouvelle attitude. Nous leur démontrâmes que les forces de police gouvernementales étaient dans l'incapacité d'empêcher 100.000 travailleurs de manifester leur indignation ; que jamais occasion ne fut si favorable, puisque sur le cortège des 50.000 fascistes, se trouveraient peut-être un million de badauds. Rien n'y fit. L'on nous servit à nouveau les vieux clichés de « mesures exceptionnelles », prises par les autorités policières ; « la responsabilité de jeter dans la bataille contre la ficelle armée des forces sans défense ». Et, malgré notre insistance devant la pauvreté de ces arguments, le P.C. et la C.G.T.U. se refusèrent à nous suivre.

C'est bien. Nous ne voulons pas croire cependant que la peur des coups et la crainte des responsabilités provoqueront la volte-face des chefs du P.C. et de la C.G.T.U.

Alors ? Quelles sont les causes de cette trahison ? A quels marchandages, à quelles tractations se sont livrés le P.C. et la C.G.T.U. pour revenir subitement sur une décision acceptée de tout le Paris révolutionnaire ? Quelles sont les raisons occultes de ce dégonflage ? Quel a été le prix offert pour cette trahison sans nom ?

N'est-ce pas au lendemain de la nouvelle attitude prise par le P.C. et la C.G.T.U. que le député Marty fut remis au régime politique ? L'affaire Rakowski n'a-t-elle pas dans une certaine mesure influencé les décisions dernières prises par les mauvais bergers des deux organisations précitées ? Et puis : Moscou, à court d'argent, qu'embarquer du dollar américain, n'a-t-il pas donné des ordres à ses bureaux de

Paris, pour qu'aucune peine, même légère, ne soit faite aux représentants des yankees assassins.

Qui sait ?

D'une façon ou d'une autre, il n'y a pas de termes pour qualifier la lâche conduite des chefs du P.C. et de la C.G.T.U. L'ignominie de leur servilité et de leur platitude n'a pas de nom. Ils savaient, comme nous le savions nous-mêmes, qu'aucune organisation, aussi puissante soit-elle, ne pouvait à elle seule prendre la responsabilité d'appeler le peuple de Paris au sabotage du défilé de l'American Legion. Ils savaient que l'unité de l'élément le plus actif de la Capitale était indispensable pour répondre comme il le fallait à la provocation de la tourbe fasciste. En disant, pour une semblable démonstration, les forces du prolétariat parisien, les chefs du P.C. et de la C.G.T.U. n'ignoraient pas que leur trahison offrait aux forces de réaction la possibilité de crier victoire, en honorant les assassins de Sacco et Vanzetti.

Aucune honte ne les a fait reculer. Ils se sont lundi à Cligny, cependant que l'American Legion sera maîtresse de la rue.

Sans mesure dans la bassesse, les matres du P.C. et de la C.G.T.U. ne se contentent pas de détourner le travailleur parisien de sa tâche ; ils insultent encore ceux qui, conscients de leur devoir, ont jusqu'à la dernière seconde espéré en l'esprit de solidarité de ce prolétariat qui donna dans le passé tant d'exemples de son courage et de son abnégation. Ils tentent de discréditer aux yeux du public le Comité Sacco-Vanzetti et l'Union Anarchiste qui, dans une ultime démarche auprès d'eux les suppliaient de renoncer à la démonstration de Cligny pour venir crier leur haine et leur mépris sur le passage de l'American Legion.

Ils osent accuser de provocation ceux pour qui le supplice de Sacco et de Vanzetti ne fut jamais un tremplin politique. Après la lâcheté, la calomnie !

Oh les lâches ! les lâches ! Isolés, perdus, seuls en face de cette armée de valets ; malgré nos colères et nos révoltes, malgré notre rage et notre rancœur, avons-nous le droit d'appeler sur un

cortège de 10 kilomètres de long, quelques milliers de manifestants, alors qu'il faudrait être 100.000.

C'est alors que le massacre pourrait avoir lieu ; c'est alors que le gouvernement de basse police aurait sa journée.

Ah ! quelle belle manifestation de force populaire si tous ceux qui avaient promis avaient tenu parole. A 100.000 nous britions le cortège provocateur ; à quelques milliers nous tenterions, avec trop de risques, l'impossible.

Nous ne pouvons, ni ne voulons prendre cette lourde et grave responsabilité.

Pardon, ô ! Sacco. Pardon, ô ! Vanzetti.

Ce n'est pas par nous, quand même, que votre mémoire a été trahie trois semaines après votre mort.

Comité Sacco-Vanzetti.  
Union Anarchiste Communiste.

### Et si demain....

L'American Legion défilera dans Paris. Ainsi en a décidé le Gouvernement de Poincaré en plein accord avec le Parti communiste et la C.G.T.U. Nous disons plus haut quelles raisons ont pu déterminer les organismes bolchevistes à prendre une telle attitude.

Mais si demain, devant la lâcheté collective, devant la servilité des hommes en qui la classe ouvrière a placé sa confiance et son espoir un être ne pouvant contenir sa colère et son indignation se levait « pour frapper au visage et pour frapper au cœur la canaille triomphante », oseriez-vous, vous tous, qui êtes allés cacher votre bassesse derrière les murs de Paris, le blâmer d'un geste dont vous seriez responsables ?

LIRE EN 2° PAGE :  
La lettre d'adieu de Vanzetti.  
Les ordres du jour de diverses organisations pour la journée du 19 septembre.  
« Tiempos-Nuevos » interdit.  
La mort d'un fasciste.

Contrairement à ce que l'on pensait communément en Europe, les condamnés à mourir sur la chaise électrique ne sont pas tués d'un seul coup, foudroyés par un courant de haute tension.

Perfectionnement dernier cri des appareils de torture, la chaise électrique n'est pas construite pour tuer brutalement. Elle est conçue de façon à permettre le passage d'un courant électrique à travers le corps, sans provoquer immédiatement un court circuit mortel et ce n'est que lentement que la mort accomplit son œuvre. En termes plus exacts, la mort n'est consécutive qu'à la cuisson intérieure, graduée scientifiquement jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

Et c'est sans doute afin que le dieu des puritains yankees puisse décider sans hâte de la direction à donner à l'âme des « bandits » que la justice américaine ordonne l'incinération à petit feu.

Les lignes que l'on va lire ci-dessous ont été écrites par le seul journaliste qui ait assisté à l'exécution de Sacco et de Vanzetti, M. Jack Grey et furent publiées dans le *New-York Evening Graphic*. Son compte rendu évoque, avec une impartialité remarquable, l'horreur de ce double assassinat et mieux que tout commentaire il traduit la cruauté et la barbarie des juges et des bourreaux américains.

Les mains de la grande communauté du Massachusetts se sont couvertes de sang cette nuit. Après sept années d'indéscriptible torture, Sacco et Vanzetti ont été jetés dans l'éternité.

Venez avec moi dans la « Maison des Morts ». On y tue les hommes de façon quelque peu différente de celle employée sur le reste de la terre. Les bostoniens — c'est-à-dire les bostoniens qui assassinent dans les prisons d'Etat, sont méthodiques. Ils ont le sang-froid d'une bande de tueurs d'hommes. Au surplus, ils sont diligents ; beaucoup plus diligents que les tueurs d'hommes de Sing-Sing.

La « Maison des Morts » est ici beaucoup plus grande que celle de Sing-Sing. Elle a 6 mètres de haut, 20 mètres de long et 8 mètres de large. Le tableau de distribution et la chaise électrique sont à l'extrémité de la pièce.

Cette salle d'exécution est d'une blancheur immaculée et les lampes y projettent une lumière éblouissante. Pas de siège pour les témoins. Ceux-ci restent debout. Ils restent près de la chaise électrique, si près d'elle, même, qu'ils pourraient toucher l'homme qui y est attaché.

J'ai vu vingt hommes mourir sur la chaise électrique. Jusqu'ici, j'avais cru être insensible à toute horreur. Mais quand j'entrai dans l'abattoir de Charlestown un sen-

timent de froide terreur m'enveloppa entièrement et me serra la gorge jusqu'à la suffocation. Je voulais m'asseoir, mais il n'y avait aucune chaise. Je pensais à Sacco et à Vanzetti.

Pendant sept ans, ils avaient tenté d'échapper à cette hideuse chaise électrique. Pendant sept ans, ils avaient, jour et nuit, pensé et rêvé à la mort, et maintenant la mort était là, tout près, à quelques minutes d'eux. Et songeant à tout ce que ces deux hommes avaient enduré durant ces sept longues années que je parcourais par la pensée, je me préparai à assister à leur égorgement.

Rapidement, je vis le gardien-chef disparaître par la porte séparant la chambre des condamnés à mort de la salle d'exécution. Quelques secondes plus tard, il revint avec Madeiros. Cinq robustes gardiens se saisirent de celui-ci et le poussèrent sur la chaise. Ils firent mieux que de l'y pousser, ils le traînèrent brutalement, comme un « fic » traîne un ivrogne rencontré dans la rue.

#### Le bourreau est nerveux

Madeiros les fixait de ses yeux étincelants et semblait avoir quelque chose à dire. Il agissait comme quelqu'un qui ne comprend pas et est révolté de la façon dont on le traite en le mettant sur la chaise électrique ; mais avant même qu'il eût pu se rendre compte de ce qui advenait, les quatre gardiens l'avaient attaché sur la chaise et Robert C. Elliott, le bourreau à la face allongée et pointue percée de deux petits yeux gris, lui fixait l'électrode sur le sommet de la tête.

J'observai qu'Elliott ne travaillait pas avec le même calme qu'à Sing-Sing où je l'avais déjà vu opérer. Il était extrêmement nerveux. Il semblait incapable de placer convenablement l'électrode sur le crâne de Madeiros. Finalement, il parvint cependant à l'ajuster et s'approcha alors du tableau de distribution. Ses doigts, nerveusement, se promenaient sur l'interrupteur pendant que sa tête était tournée vers le directeur, Hendry, qui donna aussitôt le signal. Le bourreau mit alors le contact.

Le courant commença à ronfler et à gronder. Elliott, la face au masque farouche, grésqua, restait à côté de son tableau pendant que le courant mortel pénétrait et traversait bruyamment le cerveau de Madeiros.

Madeiros fut déclaré mort, neuf minutes après son entrée dans l'abattoir. En hâte, les gardiens l'arrachèrent de la chaise.

Ah ! quels ouvriers que ces Bostoniens ! Ce sont vraiment des spécialistes, des as dans ce métier !

#### Sacco la seconde victime

Alors, le chef-gardien s'en fut chercher Sacco. Dix secondes s'étaient à peine écoulées qu'il revenait avec lui dans la « chambre du massacre ». Les cinq puissants gardiens emportèrent le petit Sacco, émacié, affaibli, et littéralement le lancèrent vers la chaise.

Sacco semblait fatigué et las de cette bataille avec la vie. Ses gestes étaient ceux d'un homme pour lequel la mort était une délivrance. Il avait vécu avec la mort pendant sept ans, et maintenant il était prêt à faire le saut terrifiant dans l'infini pur un crime dont il était aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.

Sacco manifesta une certaine nervosité lorsque les gardiens l'attachèrent sur la chaise. Par deux fois, puissamment, il lança en italien : « Vive l'Anarchie », et ensuite, d'une voix claire, complètement détachée de toute émotion, il dit :

« Adieu ma femme et mes enfants, adieu vous tous. Mes amis et vous aussi messieurs, adieu. Adieu ma mère. »

Pendant que Sacco parlait, Elliott, l'assistant officiel, se tenait à sa droite, et son visage diabolique traduisait l'hostilité. Il paraissait ennuyé et dérangé de ce délai et lorsque Sacco eut fini de causer, il lui plaça rapidement et brutalement l'électrode sur la tête et bondit littéralement vers le tableau de distribution. Il empoigna la manette et regarda le directeur.

#### L'horrible scène de mort

Le directeur donna le signal. La manette s'abattit d'un seul coup et alors on entendit à nouveau le grondement et le roulement du courant de mort, qui brisant tout sur son passage, à travers le cerveau, pénétrait dans le corps de Sacco. Ses mains, qui s'étaient fébrilement agitées sur les bords du fauteuil fatal, se crispèrent soudainement. Ses veines, sur ses longues et blanches mains, commencèrent à gonfler si désmesurément que j'avais peur qu'elles éclatent et nous inondent de sang.

Les veines jugulaires commencèrent à grossir lentement. J'eus l'impression qu'elles allaient éclater de son cou et finalement elles se transformèrent en deux formidables nœuds de chaque côté de la gorge. Un autre phénomène se produisit en même temps. Le cou de Sacco augmentait graduellement de proportion et devenait rouge vif.

Au moment où Sacco avait pris place sur la chaise électrique, j'avais remarqué combien il était amaigri. Son cou était aussi mince qu'un petit tuyau de vapeur. Cinq secondes après le passage du courant il était aussi énorme que celui d'un éléphant. Le passage du courant électrique dans le corps provoque une violente convulsion des muscles, et c'est la raison pour laquelle le cou de Sacco devint semblable à celui d'un éléphant.

Et pendant que s'opérait cette terrifiante transformation une salive abondante s'exhalait de sa bouche et comme un torrent, la transpiration s'écoulait le long de son corps.

Mille neuf cents volts de « Justice » dégagent une chaleur d'environ 400 degrés. Comparez ces 400 degrés avec cette température de 35 degrés à l'ombre, dont vous vous plaignez parfois et vous vous ferez alors une idée de la façon dont les conservateurs et les hommes cultivés du Massachusetts rôtiennent vivants leurs semblables.

#### Un horrible spectacle

Grand Dieu ! Vite-on jamais pareil spectacle à celui qui se déroula cette nuit dans ce centre de Culture. Trois hommes brûlés vifs. Trois hommes envoyés dans l'éternité après vingt-six minutes de torture ! Mais revenons à Sacco, car nous n'en avons pas encore fini avec lui.

Au second contact, Sacco fut pris d'indescriptibles convulsions. Il n'est pas de mots pour imaginer les contorsions du corps chétif et malingre du « radical » et nul ne pourrait traduire l'expression du visage de l'assassin officiel lorsque au second coup de manette le corps de Sacco s'agitait comme si le malheureux voulait briser les liens qui le retenaient attaché à l'appareil de supplice.

Le petit Nicolas Sacco fut déclaré mort, 11 minutes après minuit.

#### Tortionnaires raffinés

Maintenant, considérez ceci. Deux hommes ont été brûlés à mort en l'espace de douze minutes. Six minutes pour chacun. Cela est mieux que dans l'Etat de New-York où il faut habituellement neuf minutes pour rôti un homme.

Et avec quelle rapidité les bostoniens débarrassent la chaise électrique de l'être qui vient de mourir ! Leur faut, pour ce travail, encore moins de temps que pour mettre le condamné sur le fauteuil. Ils sont merveilleux.

Mais douze minutes s'étaient écoulées, et dans la cellule des morts l'innocent et politique Vanzetti attendait toujours. Pendant douze minutes il était resté assis, là derrière, attendant.

#### Des minutes qui sont une éternité

Il avait d'abord vu partir Madeiros. Ensuite il vit s'en aller l'ami de toute sa vie : Nicolas Sacco. Et après le départ de ce dernier il lui restait encore six minutes à attendre. Seul, tout seul pendant six minutes. Combien de temps cela a-t-il dû sembler à Vanzetti. Les secondes devaient se transformer en minutes et les minutes en éternités durant cet espace où assis là il attendait les meurtriers légers de la loi sanguinaire, qui devaient venir le chercher. Si jamais être humain a vécu six minutes



VANZETTI, étreignant une dernière fois, avant sa mort, sa sœur Luigia.



